

Par Anh-Gaëlle Truong

Photos Christian Vignaud et Sébastien Laval

Le stuc, visage oublié de l'art médiéval

En 1984, à Vouneuil-sous-Biard, les archéologues Marie-Reine Sire et Michel Aucher mettent au jour lors de la fouille du chevet de l'ancienne église Saint-Pierre 2 500 fragments d'un décor en stuc mérovingien exceptionnel, daté entre la fin du ^ve siècle et le début du ^{vi}e siècle après J.-C. Cet ensemble a fait l'objet d'une dotation de la commune de Vouneuil-sous-Biard au musée de Poitiers en 2003. Formant de loin l'ensemble en stuc le plus important en France et le deuxième exemple européen d'un décor

En couverture : visage en stuc de Vouneuil-sous-Biard.

à personnages, cette découverte est l'occasion de tirer de l'oubli une technique et un décor qui dessinent un nouveau monument du Moyen Âge.

«Alors que nos collègues allemands et italiens multiplient colloques et communications autour du stuc, la France était jusqu'à aujourd'hui un territoire inexploré en la matière», note Dominique Simon-Hiernard, commissaire, avec Christian Sapin, de l'exposition «Le

stuc, visage oublié de l'art médiéval». Non que les constructeurs d'églises du haut Moyen Âge en ignoraient la technique, mais bien parce que les archéologues et les historiens de l'art ne l'ont, pendant longtemps, pas jugée digne d'intérêt : «Leur disparition ne laisse aucun regret», écrivait Jean Hubert dans son *Art préroman* paru en 1938.

Les stucs ont, il est vrai, souvent fini en remblais comme à Vouneuil-sous-Biard, sur une décharge comme à Orléans ou oubliés dans des dépôts de fouilles, au milieu des terres cuites et des enduits muraux. Et le terme même de «stuc» n'est entré que récemment dans la base de données nationale des archéologues.

Heureusement, la découverte de Vouneuil permet de rectifier le tir. L'étude de cet ensemble fait partie, depuis 2000, d'un programme de recherche, objet d'une convention entre les musées de Poitiers et le Centre d'études médiévales d'Auxerre (CNRS) dirigé par Christian Sapin. Les stucs de Vouneuil constituent également le socle de l'exposition européenne créée au musée Sainte-Croix de Poitiers, et visible jusqu'au 16 janvier 2005 avant d'être accueillie, en 2005 et 2006, par les musées de Metz et Coire en Suisse. Cette exposition a été associée à la tenue d'un colloque international du CNRS («Stucs et décors, de l'Antiquité tardive au Moyen Âge»), tenu à Poitiers du 16 au 19 septembre 2004 et ayant réuni 150 participants. «C'est la première fois qu'une synthèse européenne est tentée sur cet art annonciateur de la sculpture sur pierre», pré-



Fragments appartenant au décor de stuc découvert lors des fouilles du chevet de l'ancienne église Saint-Pierre à Vouneuil-sous-Biard. Photos Christian Vignaud / Musées de Poitiers.

cise Dominique Simon-Hiernard en ajoutant que le catalogue de l'exposition a pour vocation d'être l'ouvrage de référence sur le sujet.

Composé à l'origine de chaux et de poudre de marbre blanc, le stuc est une technique antique qui se développe en Italie à partir du 1^{er} siècle avant J.-C. Moulé, modelé, sculpté, l'art du stuc perdure et poursuit son essor à la Renaissance puis à l'époque moderne pour paraître dans sa forme ultime et transformée de «staff» largement diffusée au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. «L'avantage du stuc est d'être malléable. Il peut donc s'étendre sur tout l'espace architectural alors que les sculptures en pierre ne s'installent le plus souvent que sur les colonnes et les chapiteaux.»

A Vouneuil-sous-Biard, un enduit composé de chaux et de sable a été appliqué sur la maçonnerie des murs puis lissé. On a parfois retrouvé les tracés préparatoires ainsi que de fines incisions à la pointe sous le décor de stuc. Les stucs ont été ensuite fixés sur l'enduit à l'aide de chaux pour les motifs les plus fins et de chevilles d'os pour les plus épais. L'ensemble a été uniformément badigeonné de blanc pour ensuite être coloré sur les fonds plans tandis que les reliefs ont été colorés ou rehaussés d'un trait de couleur. Un patient collage virtuel a permis d'identifier l'organisation des fragments : 10 personnages au moins de plus d'un mètre de haut se succédaient dans un décor d'arcades, à la manière des décors ravennates. Leurs visages modelés sont peints. «Il est actuellement difficile – le nombre de personnages étant probablement incomplet – de décider entre la représentation des apôtres et celle des prophètes», écrivent Bénédicte Palazzo-Bertholon et Christian Sapin.



Outre la présentation des stucs antiques du Poitou-Charentes, l'exposition s'attache à resituer le décor de Vouneuil dans un contexte régional où il complète à merveille le baptistère et l'hypogée des Dunes mais également dans le contexte européen des stucs médiévaux d'Allemagne, de Suisse, d'Italie, de Croatie, d'Espagne. Ainsi, pour la première fois, sont présentés les fragments de l'ensemble exceptionnel de Disentis en Suisse avec ses sculptures de saints en marche, sa gloire d'anges sonnant de la trompette et la plus ancienne représentation de la mort de la Vierge.

L'exposition montre une extraordinaire continuité de l'Antiquité au Moyen Age qui constituera évidemment un temps fort du parcours archéologique lors de la rénovation du musée Sainte-Croix.

Exposition au musée Sainte-Croix de Poitiers jusqu'au 16 janvier 2005.

Le Stuc, visage oublié de l'art médiéval, ouvrage collectif dirigé par Christian Sapin, éd. Musées de la ville de Poitiers – Somogy, éditions d'art, 255 p., ill. couleurs, 35 €

MICHEL FOUCAULT POITIERS 1926

Né à Poitiers en 1926, mort à Paris en 1984 des suites du sida et enterré à Avanton, dans la Vienne, Michel Foucault a passé ses dix-huit premières années dans sa ville natale. En janvier 2001, lorsque *L'Actualité* (n° 51) a publié un dossier sur les années poitevines de Michel Foucault, l'œuvre de ce penseur dérangeant commençait à sortir d'un purgatoire à la française. En 2004, la plupart des grands journaux ont consacré des pages spéciales à Michel Foucault en insistant sur le rayonnement international de sa pensée. Des intellectuels et des artistes revendiquent l'héritage foucauldien. Le Festival d'automne à Paris (jusqu'au 19 décembre) a imaginé une série d'événements sous le titre «L'Atelier Michel Foucault», la BPI du Centre Pompidou propose un «Portrait de Michel Foucault en philosophe» (10 novembre-13 décembre), l'Institut d'études politiques de Paris organise un colloque sur «Le politique vu avec Foucault» (7-8 janvier), etc.

A Poitiers, il existe désormais une rue Michel-Foucault, dans un nouveau quartier face au CHU, la future cité internationale du Crous portera son nom et la ville a fait poser, en 2003, une plaque commémorative sur sa maison natale (10, rue Arthur-Ranc). L'auteur de *Surveiller et Punir* est né dans une maison qui abrite aujourd'hui la Protection judiciaire de la jeunesse et le Service pénitentiaire d'insertion et de probation.

FORUM PARTICIPATIF DE LA RECHERCHE

La Région Poitou-Charentes organise le forum participatif de l'enseignement supérieur et de la recherche le 15 octobre à l'Ecole supérieure d'ingénieurs de Poitiers. Trois axes de travail sont proposés : structuration et développement de la recherche en région ; vie étudiante et attractivité de l'offre universitaire ; enseignement supérieur, recherche et développement économique.



Eléphant et hyènes de Charente

En Charente, à Saint-Amant-de-Graves, une défense d'éléphant antique, vieille de 130 000 à 150 000 ans, a été mise au jour en juin. A Ronsenac, c'est une tanière de hyènes, d'environ 36 000 ans, qui fait en ce moment l'objet d'une exploration. Dans les deux cas, les découvertes sont qualifiées d'exceptionnelles par Jean-François Tournepiche, conservateur spécialisé en archéologie au musée d'Angoulême.

La défense d'éléphant associée à la base du crâne, elle-même dotée de la mâchoire supérieure, a été recueillie dans une carrière de graves formées par les alluvions de la Charente. Si la pièce, longue de plus de trois mètres et de vingt-cinq centimètres de diamètre, est remarquable par sa taille, elle l'est aussi par son environnement. «D'autres défenses ont été trouvées en Charente dont certaines sont conservées à Poitiers, ou exposées à Paris, au muséum national d'histoire naturelle. Mais il s'agissait de fossiles isolés dont la découverte remonte aux années 1960, et qui ne donnaient aucune information sur le contexte», précise Jean-François Tournepiche.

La découverte de l'été 2004 permettra au contraire et notamment de procéder à une étude géologique du lieu. La mise au jour,

dans cette même zone, d'éclats de silex et de bifaces, témoignages d'une activité humaine (Neandertal) en bord de rivière, supposera également d'interroger le lien entre pierres taillées et défenses fossiles. Une fouille systématique du site, qui intéresse aussi deux chercheurs bordelais spécialistes de l'éléphant antique, est prévue pour le printemps 2005.

A Ronsenac, des petits morceaux d'os de hyènes des cavernes et de rhinocéros émergeant d'une cavité karstique ont sur-



Alberto Bacos

pris les propriétaires du lieu, qui ont alerté le musée d'Angoulême. Un sondage prometteur a permis de programmer une étude taphonomique (processus d'accumulation, d'enfouissement et de dégradation des restes archéologiques et plus particulièrement des ossements), multidisciplinaire, d'une tanière d'hyènes tachetées fossiles. La région recèle de nombreuses grottes ayant abrité des grands carnivores. Toutefois, le nouveau repaire charentais se distingue par la quantité et l'homogénéité des assemblages découverts (ossements d'hyènes adultes et juvéniles ou laissés, digérés, par elles : mégacéros, bisons, chevaux...), sa conservation et sa configuration (réseau de couloirs en surface et des conduits souterrains) et, surtout, par l'absence d'intervention humaine dans le processus d'accumulation des ossements.

«La présence des carnivores dans les gisements préhistoriques ne relève pas systématiquement d'une activité humaine (chasse) mais semble, au contraire, refléter une compétition entre l'homme et les prédateurs à la fois pour l'occupation des sites et pour l'accès aux ressources carnées (viande, moelle, os)», souligne la recherche en cours. Toutes les composantes de ce site complet feront l'objet d'une étude systématique. «Comme une maison de Pompéi, ce site va livrer des informations de type sociologique qui vont nous permettre de comprendre l'organisation de la tanière et d'approcher les habitudes comportementales des hyènes fossiles», remarque Jean-François Tournepiche.

L'opération, dont les données enrichiront les corpus de référentiels sur les repaires d'hyènes fossiles européens, s'inscrit dans de nombreux projets de recherches du CNRS, des Universités de Poitiers et Bordeaux. Une comparaison entre les données fossiles européennes et celles recueillies dans les tanières africaines actuelles sera également menée grâce à une coopération avec le musée d'histoire naturelle sud-africain du Cap.

La recrudescence de ces carnivores, entre moins 40 000 et 30 000 ans – moment où l'homme de Neandertal disparaît –, est-elle révélatrice d'un équilibre écologique particulier ? L'homme avait-il, à cette période, déserté la région ? En Poitou-Charentes, près de trente sites ont été occupés par des hyènes des cavernes à la même période. Leur exploration alimente des questionnements d'actualité.

Astrid Deroost



Alberto Bacos

Les Gaulois du Gué-de-Sciaux

Les fouilles du Gué-de-Sciaux à Antigny ont repris cet été après deux ans d'interruption. «Le chantier devait nous apporter les réponses à trois questions : Quelle est la configuration des enceintes sud et ouest ? Quelle est la nature des occupations sur le quart sud-ouest du site ? Y a-t-il une occupation du site antérieure à l'époque gallo-romaine ?», explique Isabelle Bertrand, responsable des fouilles et assistante de conservation du patrimoine pour les musées municipaux de Chauvigny.

La campagne s'est révélée fructueuse puisque, sous les niveaux d'occupation gallo-romaine au sud-ouest du site, ont été mis au jour nombre de céramiques et de trous de poteaux attestant d'une présence gauloise durable à l'époque de la Tène. «Les sites présentant une telle continuité entre les époques gauloises et gallo-romaines ne sont pas légion en Poitou. Cela accentue encore l'intérêt du Gué-de-Sciaux.» Enfin, le tracé des enceintes a été mis au jour.

Dernière agglomération du territoire picton ouvrant sur la frontière avec les Bituriges, le Gué-de-Sciaux était une agglomération rurale d'environ 25 ha située sur la voie reliant Limonum (Poitiers) à Avaricum (Bourges) et s'étendant

de part et d'autre de la Gartempe, que l'on traversait à gué. Un théâtre, des thermes, une succession de temples sur deux sanctuaires datant d'une période comprise entre la fin du I^{er} siècle avant notre ère au IV^e siècle ont été mis au jour. Des photos aériennes illustrent le travail encore à fournir pour tout révéler. «Le rapport des fouilles de cet été doit orienter le choix des autorités compétentes vers une poursuite des recherches ou non.» Mais la somme des informations déjà récoltées depuis les

premières fouilles en 1982 est phénoménale : «Il est urgent de les analyser.» De fait, des études du matériel céramique, des pollens (palynologie) et des graines (carpologie) sont actuellement menées pour alimenter cette synthèse à venir.

Le site archéologique n'est pas ouvert au public et recouvert de bâches la plupart du temps. En revanche, les visiteurs pourront satisfaire leur curiosité au musée d'Antigny où sont exposées les principales découvertes des vingt années de fouilles. **A.-G. T.**



Claude Panquet

Parures antiques chez les Pictons



Claude Panquet

Isabelle Bertrand a publié *Objets de parure et de soins du corps d'époque romaine dans l'Est picton* (Association des publications chauvinoises, 224 p. 30 €), ouvrage inspiré de son doctorat soutenu en 1996 et mené sous la direction de Jean Hiernard à l'Université de Poitiers. Fibules, perles, pendentifs, bracelets et boucles d'oreilles pour les bijoux, récipients divers, palettes à fards, spatules, cure-oreilles, pinces à épiler, peignes, épingles et miroirs pour les soins du corps constituent un corpus d'un millier d'objets issus pour la plupart de sépultures mises au jour sur le territoire picton. «Cette étude confirme l'adoption précoce d'usages d'origine méditerranéenne dès la fin du I^{er} siècle avant J.-C., c'est-à-dire

très peu de temps après la Conquête.» Au moins une partie de la population autochtone intègre alors les objets de parure et de soins romains. «En revanche, il ne faut pas interpréter cette adoption rapide comme un signe de romanisation complète. Au contraire, derrière les usages persistent souvent les pratiques régionales.» La romanisation n'étant, la plupart du temps, qu'un vernis.

Isabelle Bertrand continue de travailler sur le sujet, en intégrant de nouveaux objets dans son corpus mais surtout en multipliant les angles d'approche. «Actuellement, Michel Pernot, archéométallurgiste de l'Université de Bordeaux, étudie les métaux de ces objets et notamment le choix des alliages.» **A.-G. T.**